

Cinéma?... Cie! Ou le mot vision se retrouve-t-il vraiment dans « Télévision »?

Marie Cadieux

Number 98, September 1998

Tendances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42073ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cadieux, M. (1998). Cinéma?... Cie! Ou le mot vision se retrouve-t-il vraiment dans « Télévision »? *Liaison*, (98), 16–18.

Tendances

Cinéma?... Cie!

ou le mot vision se retrouve-t-il vraiment dans «Télévision»?

Marie Cadieux

Le cinéma n'est pas la télévision. C'est une évidence... Alors pourquoi, quand j'essaie d'imaginer un grand rassemblement de toutes les forces vives de la création audiovisuelle du Canada français, ne vois-je qu'un minuscule écran de 17 pouces accroché au milieu de la grande toile blanche d'une hypothétique salle aux fauteuils rouge sang?

Pourtant, Jean-Marc Larivière, mon complice de choix, poursuit à travers le monde ses *Chasseurs d'ombre* en quête d'une éclipse révélatrice; Lara Fitzgerald emmagasine les images de *Le Store*; Fadel sort de son hibernation pour tendre quelques cacahouètes bien *Saleb* à *L'Écureuil noir*; Andrée Cazabon accouche de *Les enfants de la rue*; André Lavoie se remet de *L'Affaire Dollard*; en Acadie, *La Vraie vie* se joue, et dans l'Ouest, Maurice Morin s'apprête à conquérir X-Yukon-Z. Et ce ne sont que quelques-uns des projets aux allures de cinéma qui sont à différents stages de pousse sur notre belle terre canadienne, pilotés pour la plupart soit en solo, soit en coproduction par l'Office national du film. Je dis «allure» de cinéma, parce qu'une bonne partie d'entre eux, même tournés en 16 mm, même «projet d'auteur» dépendent de l'approbation d'un télédiffuseur.

Par ailleurs, encore plus nombreux, des projets de séries, de magazines, de mini-documentaires, du genre qui fait vivre «son homme» et cette femme sont en cours un peu partout aussi. À l'heure où vous lirez cette complainte, «Histoire Max» aura commencé sa carrière à TFO. J'en suis l'auteure, et malgré tout les manquements qu'on pourra lui trouver et que je lui connais déjà, je ne suis pas peu fière de cette série de treize fictions qui s'est donnée la difficile tâche de séduire les ados avec l'histoire de leurs «ancêtres».

Dans le cas de ces dernières entreprises, l'intention n'est pas cinématographique. On fait de la télévision. On fait de l'argent, du divertissement, de l'information, de la désinformation ou encore de la formation tout court et peu vêtue. Ce ne sont pas là des mots sales. Pas pour les comédiens, les musiciens et les membres des équipes techniques. Pas pour nos trop rares producteurs qui réussissent à survivre à la complexité tentaculaire des organismes de financement.

Ces producteurs vous diront, en toutes circonstances, que ce sont les autres qui font des sous avec ce qu'eux, de peine et de misère, arrachent à Téléfilm, aux télédiffuseurs, au Fonds des câblo-distributeurs, aux crédits d'impôt fédéraux et pro-

Photo : Centre ontarien de l'ONF



vinciaux. La peine et la misère du financement, j'y crois. J'y goûte régulièrement, j'en porte souvent les conséquences.

(C'est toujours la création qui paye la note. Jouisseurs que nous sommes, aurions-nous pris l'habitude de trop nous attarder à table, et d'être donc ceux qui inmanquablement, ramassent la note?) Quant au manque à gagner personnel des producteurs, cela, j'y crois de moins en moins. Mais c'est une autre histoire et la tendance n'est pas nouvelle: l'état-major déclare l'état d'urgence, envoie ceux qui portent les armes se faire charcuter au front, pour ensuite pencher leurs casquettes de généraux sur les cartes topographiques et déclarer que la situation est en bonne voie d'être maîtrisée.

Pourtant, nous sommes de plus en plus nombreux en Ontario comme ailleurs au pays à être de ceux et celles qui payent notre panier à provisions grâce à notre métier de «fiseurs d'images» francophones. Il y a de quoi se réjouir, assurément.

Faut-il se formaliser si peu d'entre ces images scintillent sur pellicule? L'heure, depuis longtemps, est à la bande magnétoscopique et certains et certaines en font même un credo artistique. Pourtant, qui s'est déjà tenu derrière une caméra film n'oublie pas son murmure enchanteur de sitôt. Le support peut être tout, comme il peut n'être rien du tout. Pour moi, c'est une question d'appât. La toile sera-t-elle enduite de colle ou non? Bien sûr, avec la pellicule, vient un enduit merveilleux, qui s'appelle la lu-

mière. Bien folle qui n'en serait pas amoureuse folle mais il n'est pas toujours souhaitable ou possible de jouer aux apprenties-sorcières avec les particules. Alors, va pour la vidéo.

Reste que le règne de la télévision me fait peur. Peur non pas d'un point de vue philosophique ou moral (l'invasion américaine, le pouvoir de suggestion effrené, la publicité pernicieuse et autres sujets d'indignation de bon ton), mais peur parce que si nous voulons aujourd'hui réfléchir au cinéma francophone au pays, il faut obligatoirement regarder du côté du petit écran. Le Québec, cahin-caha, sort un maximum de dix films de fiction pour le grand écran par année. Tout le reste de la production d'images audiovisuel destinée au grand public passe obligatoirement par le petit écran.

Malgré nos rêves et nos aspirations et malgré toutes les stratégies envisageables, je mangerai mon caméscope le jour où une production de fiction provenant de la francophonie canadienne trouvera grâce sur un grand écran au Québec (en France? en Belgique?) plus d'un mois. *Le Secret de Jérôme* est un beau cas d'espèce. Bien écrit, tourné avec maîtrise et professionnalisme, interprété admirablement par des acteurs pour la plupart bien connus, (prix de l'interprétation féminine pour Myriam Cyr au Festival de Namur), personne n'a parlé de ce film au Québec. Ironie du sort, ce film y a remporté 16 prix, dont six dits «du public». La SRC, qui avait été sollicitée au début du projet pour bonifier le

LES COULEURS DE LA VIE

Hommage à la littérature en Ontario français

LES COULEURS DE LA VIE est une célébration et une invitation à la découverte. Il se publie chaque année en Ontario des dizaines d'œuvres littéraires en français, bien souvent primées, qui ne rencontrent pas toujours leurs lecteurs, faute de promotion. Les Couleurs de la Vie compte bien pallier à cette lacune tout en faisant œuvre créatrice.

Produit par Médiatique Inc., scénarisé et réalisé par Sophie Arthaud et diffusé par TFO, ce documentaire de 52 minutes, qui fait vivre à l'écran pas moins de vingt-sept auteurs franco-ontariens, sera lancé le samedi 17 octobre 1998, dans le cadre du Salon du livre de Toronto.

RENSEIGNEMENTS :

MÉDIATIQUE :

Danièle Caloz,
productrice exécutive,
(416) 367-8464

Sophie Arthaud,
scénariste/réalisatrice,
(416) 367-8465

TFO-TVO :
Claire Marier,
dir. des Communications,
(416) 484-2636

budget, a refusé un «pré-achat». Une fois le succès critique de film consacré, la SRC s'est décidée à le diffuser. Phil Comeau, le réalisateur, tourne pour des Européens, et parfois pour les Américains des films à budget important qui gagnent également des prix un peu partout. Le connaissez-vous? L'avez-vous aperçu dans les *talk-show* dernier cri? Bien sûr que non.

Ne la voilà-t-elle pas lancée sur la sempiternelle question de la diffusion? Ce n'est certes pas une nouvelle tendance, depuis le temps qu'on pleure sur nos diffuseurs. C'est qu'au cinéma, il n'y a pas de sous, pas de tournage, tout simplement pas de projets, s'il n'y a pas de diffusion. Nous en sommes là. Et nous en sommes là pour le documentaire également. Si le petit écran ne s'intéresse pas à notre projet, nous n'existons pas. Voilà la tendance la plus significative du cinéma franco-ontarien aujourd'hui.

Nos images doivent donc faire dans le petit écran. Et ces deux mots sont significatifs : petit écran. Les idées qui y sont débattues sont parfois larges, mais contrainte de temps et de cote d'écoute obligeant, elles sont forcément ramenées à leur plus simple expression.

Là où la télévision me rassure, c'est quand je prend connaissance des taux de fréquentation des salles de spectacles. Les gens restent chez eux, et n'achètent pas beaucoup de nos livres et de nos disques. La petite boîte noire va les chercher, sur place. Il y a d'ailleurs de fort bonnes nouvelles de ce côté, pour toute la francophonie. Des gens s'acharnent, tant sur le plan artistique que politique, tant dans les administrations publiques que dans les maisons de production du secteur privé à mettre en ondes nos propositions. À la SRC le «dialogue» tient bon. Les résistances et les contradictions pleuvent aussi mais la charrue avance. La francophonie doit se voir, ici, là, partout, quand elle «zappe». En ce sens, la venue de TVA, l'arrivée de TFO en Acadie et dans l'Ouest est de bon augure.

Tout cela étant dit, et en tenant compte que règle générale, ce sont les diktats des diffuseurs, et non la séduction de nos propositions cinématographiques qui donnent le pouls de ce que nous verrons prochainement dans nos maisons, sent-on à l'aube du XXI^e siècle, de nouvelles épices effleurer les lentilles?

Je dirai que dans tout ce que l'on voit d'intéressant à l'heure actuelle, il y a une forte effluve de généalogie divine et humaine. Est-ce pour contrer l'angoisse urbaine et le cynisme politique dont nous a abreuvés un certain cinéma alternatif depuis quelques années. Je sens confusément à travers ce que j'ai vu récemment une volonté de se trouver des relations de parenté avec les autres et l'au-delà. De *Breaking the Waves*, à *The Tango Lesson*, en passant par *Mondo*, il y a leçon d'humanité et d'éternité.

On ne parlera plus d'appartenance franco-ontarienne; on cherchera plutôt la chaîne historique, émotive et personnelle qui nous relie aux autres. Jean-Marc Larivière cherche derrière le rideau noir de l'éclipse le visage radieux de la *Source*. Et si cela paraît compliqué et pas du tout franco-ontarien, disons qu'un petit bollé en physique de Hawkesbury se trouve enfin des complices à travers le monde. Andrée Cazabon, formée à Toronto, tourne à Vancouver et à Montréal les cris d'une jeunesse urbaine et de leurs parents désemparés tel, qu'elle l'a d'abord elle-même expérimenté à Orléans. La littérature est au rendez-vous également. Après des extraits de textes de théâtre (la productrice Danièle Caloz osant paver la voie), voilà qu'une œuvre de Daniel Poliquin nourrit un documentaire. *La Couleur de l'écureuil* est franco, mais le reste? Le premier film de Lara Fitzgerald était un hommage à une écrivaine juive d'origine algérienne.

La dernière édition de l'album souvenir du *Dernier des Franco-Ontariens* a-t-elle donc été tirée? Sûrement pas, puisque le paysage familial sera toujours le point de départ de l'exploration universelle. Pour nous, cette «famille» est peut-être dorénavant moins douloureuse et paroissiale qu'elle ne l'était.

Cinéma... cie : parce que nous avons de plus en plus de partenaires corporatifs à contenter avant de pouvoir dire : Silence! Cie... parce que ces images coûtent si cher qu'il faut les faire, il me semble, en étant justement de bons citoyens corporatifs, euphémisme piteux pour la responsabilité sociale.

Cie... parce que ce que nous portons si longtemps dans nos têtes est au bout du compte un produit que la télévision achète, avec, dans sa tête à elle, de tout autres objectifs que cinématographique. Mais si! Aussi... parce que cet art du compromis (ne serait-ce que de trouver un terrain d'entente entre les nuages qui passent et voilent la lumière et les tondeuses à gazon qui démarrent au moment où toute l'équipe est enfin prête!) a de tout temps été métissé, ouvert sur le monde, à la fois en rupture et en continuité avec sa propre histoire. Que pourrait être d'autre un art qui se pratique en équipe et qui est tributaire, autant dans son contenu que dans sa forme, de tous les autres arts? Et si, parce qu'il rejoint et touche énormément de gens. Dans la solitude du téléspectateur, certes, mais n'oublions pas non plus l'impact social et culturel des *Belles Histoires des Pays d'en Haut* et de *La Petite vie*.

À quand *Les Belles Histoires de la Francophonie*? Parce que, pour le grand écran, vraiment, le Cie est une méga-corporation qui est loin de nous être gagnée. Remplissons donc ce petit espace qui reste encore totalement à investir et nos *Belles Histoires* empliront peut être un jour le grand écran. Je verrai alors les fauteuils rouges de la grande salle de projection se remplir et l'écran de nos images prendre toute la place qui lui revient.